

**Roman 20-50, n° 58, décembre 2014. Antoine Blondin, *Un singe en hiver, Monsieur Jadis ou l'École du soir et Quat'saisons*.** Sous la direction de CATHERINE DOUZOU. Un vol. de 154 p.

La revue *Roman 20-50* consacre son dossier d'analyse tantôt à des œuvres reconnues, tantôt à certaines qui ne le sont pas ou pas encore, comme celle d'Antoine Blondin au centre de ce numéro de décembre 2014. Il existe sur le sujet peu d'ouvertures universitaires. Ce dossier de 80 pages, dirigé par Catherine Douzou, vient donc à point nommé. Il incite à la lecture et à l'étude de ce romancier des années Cinquante (et Soixante-dix) confiné parmi les *minores* minorés. La séduction qu'il exerce ne passe guère par une vision du monde argumentée, ni par l'innovation formelle. Il n'était pas du tout en harmonie avec l'humanisme engagé, ni avec les recherches du Nouveau Roman. Mais il vaut mieux ne pas faire de ce romancier ignoré, et journaliste sportif mémorable, la victime d'une période littéraire ou des professeurs. Cette ligne de défense est évitée ici le plus souvent, avec raison : l'attention précise portée au texte convainc davantage.

Dans le parcours que présente en tête du dossier Alain Cresciucci, spécialiste de l'auteur, l'œuvre fictionnelle est replacée dans l'histoire littéraire et caractérisée par deux aspects sous-estimés, sinon masqués, par la critique savante : l'intertextualité et, à propos de *Monsieur Jadis* surtout, la dimension autobiographique. Fidèle à un principe de la revue, le dossier privilégie l'un des titres annoncés, *Un singe en hiver*, le roman rendu célèbre par le film d'Henri Verneuil et le duo d'acteurs Gabin-Belmondo. Grand connaisseur des rapports entre littérature et cinéma, Paul Renard observe « un respect quasi fétichiste de l'original » en dépit de la différence de conclusion. Il dénote cependant « une tendance à la concentration » et « un glissement vers le réalisme », avant d'esquisser une histoire de la réception du film, d'abord méprisé par les cinéphiles, et naguère en cours de réhabilitation. Les trois autres études se cantonnent au roman. Auteure d'une thèse de grande qualité sur la poétique de l'insolite du romancier, Sandrine Marcillaud-Authier s'appuie ici sur Gaston Bachelard pour se saisir des songes et chimères d'un auteur qui a le sens et le goût de l'*excédence* : « L'univers excède le réel, l'expérience humaine ne saurait se satisfaire des routes balisées, du monde des apparences. Il faut toujours tendre vers un au-delà de l'être-là. » L'*humour* doit être *vagabonde*... François-Jean Authier, avec « Le silence de l'amer » pour titre, laisse entendre qu'il écrira en empathie avec le modèle. De fait, il part du mythe rabelaisien des *paroles gelées* et montre bien comment l'embellie promise par le roman est aléatoire. « Les choses sont aussi les *paroles gelées* d'une existence taciturne, les signifiants ouatés de la vie qui s'estompe, les écorces de sons non pas émis mais omis. » Michel P. Schmitt procède à un examen précis du roman, composition et thèmes, en particulier ceux de la dérive, de l'alcool et du dandysme. S'appuyant sur la dimension historique du passé d'aventures, il évoque cette « aristocratie du cœur » qui donne leur prix aux « solitudes de l'amitié » et à la « vacuité tragique ». Il insiste aussi sur la dimension libertaire.

Après quoi, Jean-Pierre Castellani invite à découvrir le chroniqueur du Tour de France ; il révèle de bonnes surprises chez cet auteur qui n'en manque pas, tant il est vrai que le sujet compte peu pour un écrivain. Michel Viegnes livre une analyse claire et minutieuse de *Quat'saisons* qui prend à bras-le-corps le nouvelliste intermittent. Il a le grand mérite, circulant parmi les œuvres, d'intégrer le recueil à l'ensemble et de montrer ainsi ce qui fait œuvre. Signalons les documents reproduits aux p. 7, 59 et 83-85. Ils donnent à voir l'écriture ronde, appliquée, fragile, d'un écrivain capable de transmettre, même par le calembour, une tendresse subtile.